



HAL
open science

Puissance et limites des implants dans quelques nouvelles de G. Egan

Jean-Loup Heraud

► **To cite this version:**

Jean-Loup Heraud. Puissance et limites des implants dans quelques nouvelles de G. Egan. Jérôme Goffette (dir.) Science fiction, prothèses et cyborgs., 2019. hal-02475875

HAL Id: hal-02475875

<https://hal.science/hal-02475875>

Submitted on 12 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Puissance et limites des implants dans quelques nouvelles de G. Egan

Jean-Loup Héraud, Université de Lyon, Université Claude Bernard Lyon 1, S2HEP, EA 4, La Pagode, 38 Bd Niels Bohr 69622 Villeurbanne Cedex, France

Un questionnement anthropologique

Une vaste palette des transformations prothétiques, à base d'infrastructures biotechnologiques ou techno-informatiques est mise en scène dans l'œuvre d'Egan. Mais l'originalité de Egan est dans le questionnement critique qu'il introduit dans l'expérience prothétique : rejetant délibérément les lieux communs de la posthumanité¹, évitant la facilité des anticipations futuristes, les récits sont plus modestement des « extrapolations raisonnables » amenant le lecteur à spéculer sur des choix dont il ne mesure pas spontanément les conséquences. C'est ainsi que Egan ne restreint pas l'effet de la prothèse à la seule modification locale de la fonction remplacée, mais l'étend à la modification globale qui en résulte. Les nouvelles choisies pour cette contribution portent sur le cas des transformations radicales que les implants, particulièrement les implants neuroniques, contribuent à produire dans une période de l'humanité où ils se généralisent :

¹ La mythologie théologique de la singularité de Vernor Vince est dénoncé dans J-G. Ganascia (2017) *LE MYTHE DE LA SINGULARITE, Faut-il craindre l'intelligence artificielle*, Seuil.

« Tout l'intérêt des implants neuraux était dans la modification du cerveau permettant ainsi à l'utilisateur d'accéder à des états mentaux, à des compétences ou à des croyances qu'il n'aurait jamais pu atteindre autrement... Il n'y avait pas une seule fonction neurale, aussi sacré ou banale soit-elle, qu'un implant ne pouvait façonner selon les exigences de l'utilisateur » (Fidélité, in *Océanique*, p. 385)

La question se pose alors de savoir si l'implant ne change pas radicalement ce pour qui il est fait, en générant des effets contreproductifs, voire contre-nature, s'opposant à l'amélioration, qu'il a pour fonction d'instaurer ? L'implant crée un univers qui, en fin de compte, peut se retourner contre l'intention première, situation qui conduit à réévaluer sur un registre non technologique sa portée sociale, morale et humaine. Si les implants sont associés à un surcroît de puissance qu'ils semblent nous procurer, les conséquences en résultant peuvent remettre en question ces bénéfiques, dépassant ainsi la seule performance technologique. C'est ainsi que la nouvelle « Fidélité » pose la question de savoir si un implant peut garantir, contre l'incertitude de l'engagement amoureux, une fidélité à vie, supprimant ainsi l'essence même du sentiment amoureux.

Les implants confèrent-ils une vraie puissance à un humain voulant se modifier sans limites ? L'expérience imaginaire dont elles sont l'objet dans les scénarios de fiction n'est-elle pas au contraire l'occasion de se libérer d'une puissance illusoire, qui masque les enjeux éthiques, voire métaphysiques, liés aux exigences de la condition humaine ? Si les implants semblent associés à une puissance nouvelle qu'elle semble nous transmettre, par contre les conséquences en résultant peuvent remettre en question ces bénéfiques, en les portant sur un registre non technologique, que nous nommerons anthropologique.

Méthodologie et Enjeux autour du corpus choisi

Se dessine une méthodologie en trois temps pour mettre au jour les enjeux cités traversant les nouvelles choisies: une hypothèse contrefactuelle pose d'abord le type d'implant

venant modifier une fonction humaine ; le scénario projette ensuite les conséquences globales ni aberrantes ou irrationnelles, car réactivant les lois de la nature ou l'état des valeurs de l'homme ; viennent enfin les conséquences provoquées en retour sur la condition de l'homme, relative à son identité, la liberté et plus largement sur les valeurs morales et le débat éthique à leur suite.

Nous appuyons cette méthodologie sur l'interprétation épistémologique de la théorie des mondes possibles de D. Lewis que nous avons développée dans des travaux antérieurs (2017) dans le cadre de récits de fiction qui impliquaient en arrière-plan la contrainte des lois du monde physique ou biologique intervenant dans le cours même de l'intrigue ; nous voulons dans cette contribution tester à partir des trois nouvelles de Egan commentées ci-dessous, la pertinence de ce cadre d'analyse en questionnant la dimension anthropologique corrélative aux effets induits par la technologie des implants. Cette extension de notre cadre d'analyse repose sur trois ordres de raisons :

a/ Chaque récit est une fiction en ce qu'il raconte une histoire qui se déroule sur la base d'une hypothèse contrefactuelle concernant le type d'implant modifiant l'humain dans la fonction ou la capacité attendue : puisque chez Egan, l'implant n'est jamais restreint à sa dimension partielle, mais étend ses effets de manière globale, dans un cadre holistique, le cours de la nouvelle entraîne l'avènement d'un monde à part entière qui n'est pas seulement la réparation, le prolongement ou l'amplification du monde existant, mais crée ce que nous pouvons appeler un « monde possible », au surplus dans le cas considéré un monde « meilleur » que le monde actuel : ce monde possible est destiné à compenser pour le bénéficiaire de l'implant la déficience de son monde actuel et en corriger les effets négatifs.

b/Le scénario nous projette ensuite vers les conséquences logiques résultant de l'avènement de ce monde possible, conséquences ni aberrantes ou irrationnelles, car logiquement cohérentes du point de vue épistémologique et éthique. Car, sur la base de cet écart, une brèche va s'ouvrir entre le monde subjectif rêvé par le protagoniste de l'histoire, le « monde

idéal » subjectif, voulu et d'autre par le monde possible qui se met en place qui, lui est soumis à des contraintes objectives dépassant le simple vouloir du protagoniste de l'histoire. Dans sa théorie des mondes possibles Lewis énonce en effet un principe objectif de similitude et par suite de proximité entre monde actuel et monde possible : toutes choses égales par ailleurs, un monde possible ne peut être n'importe lequel ni changer du tout au tout par rapport au monde actuel, car tout monde possible réactive et réintroduit en son sein les lois de la nature ou l'état des valeurs de l'homme qui prévalent dans le monde actuel. Dans la nouvelle « Fidélité » déjà citée, un implant appelé Verrou est utilisé par un couple pour le prémunir contre toute tentative d'infidélité, mais sera-t-il vrai que l'amour puisse continuer d'exister dans un tel monde possible, répondant au besoin d'un amour éternel,

c/ un troisième temps consacre ce divorce entre la puissance factice d'un monde de désir illimité et la résistance d'un monde possible arrimé au plus près des contraintes objectives s'imposant dans le monde existant, gouverné lui, à des constantes anthropologiques et exigences éthiques qui s'y oppose, car ces contraintes, elles, ne sont pas contingente, valent non seulement pour le monde empirique du sujet mais pour tout monde possible. L'amour est-il encore possible s'il n'est pas un sentiment choisi, pacte précaire renouvelé en permanence, voire consubstantiel de la tentation ?). Ces contradictions, internes au monde subjectif, (dans lequel l'implant a été choisi pour satisfaire un désir) contribuent à faire exploser un monde qui n'a plus rien de possible, celui-ci répondant à une valeur humaine, par nature problématique et conflictuelle pour la personne. La mise en scène d'un tel conflit nous fait assister à un retournement des conséquences de cette situation sur la condition de l'homme, à savoir le retour des questions concernant son identité, les valeurs de l'être humain, à travers le débat éthique.

Nous ferons l'épreuve de ce guide d'analyse sur une première nouvelle « Le P'tit-Mignon » pour mettre en évidence l'impasse anthropologique d'une paternité artificielle. Nous le testerons ensuite sur deux autres nouvelles choisies dans les recueils *Axiomatique* (trad.1995) et *Océanique* (trad. 2009), amenant à discuter des enjeux sociétaux éthiques nées des dérives d'un usage aveugle d'implants technologiques prétendument au service d'un accroissement des pouvoirs de l'humain sur son propre corps charnel.

Ce sont donc les limites d'une artificialisation du corps humain qui se trouvent en jeu selon nous dans les nouvelles choisies, révélateur d'une puissance factice, signée en fin de compte par la perte de contrôle de l'homme sur son propre corps

L'impasse d'une paternité artificielle : « Le P'tit Mignon »

Comment satisfaire un désir « déraisonnable » de paternité, alors que, de sexe masculin, on veut une solution a minima, sans les contraintes d'une gestation sexuelle dans un couple et en excluant d'avoir un enfant par procuration (une mère porteuse), choix auquel, dit le narrateur, « une partie de mon cerveau continuait à exercer un pouvoir de veto. ».

Une technologie va rendre possible d'avoir un enfant, que l'on fera soi-même, et que l'on choisira dans selon son désir : « Bénie sois-tu, technologie ! Il n'y a rien de mieux qu'une troisième option pour créer l'illusion du libre arbitre ... Je pouvais acheter un P'tit-mignon. » (p.348). Se procurer un kit de bébé, procure ainsi au narrateur en toute bonne conscience la possibilité une expérience substitutive de paternité, au moindre frais, en éliminant le coût d'avoir un véritable enfant humain d'une part et l'obligation de l'élever au long terme d'autre part. « Ce que je veux dire en fait, c'est que j'ai acheté une copie pas chère, Une version piratée, un clone, une contrefaçon, appelez ça comme vous voudrez. » (p.346). Le kit permet de faire soi-même un bébé, et un logiciel de simulation graphique permet de choisir l'apparence physique du bébé. Le P'tit Mignon est donc un artefact, un bébé factice, qui ne vivra que pour une période donnée (le cercueil est fourni), avec un développement cognitif et langagier limité.

L'implant d'un P'tit-Mignon est-elle la situation idéale pour vivre une expérience substitutive ?

C'est ainsi que un premier temps, l'implant procure à l'homme la possibilité inouïe d'une paternité solitaire, lui faisant vivre une grossesse masculine, depuis la fécondation : « C'était fait. J'étais enceint » (p. 351), jusqu'à l'accouchement, qui demandera une césarienne, en passant par les étapes de l'échographie, du congé de maternité, de la nausée, des jambes lourdes etc. Avec l'espoir d'une métamorphose en un être meilleur :

« En faisant l'expérience de cet état, de ce processus si familier à tant de femmes mais inconnu de la grande majorité des hommes, il

ne faisait aucun doute que j'allais me transformer en un être humain meilleur et plus sage. » (p. 353)

Telle est la nature contrefactuelle de l'implant ici en jeu, concernant le monde de procréation. Mais ce monde rêvé peut-il se transformer en monde possible cohérent, venant pallier les lacunes du monde actuel, et meilleur que celui-ci ? Ou bien ce monde possible voulu par le protagoniste ne va t'il pas exploser et se révéler impossible à exister ?

Se mettent en place dans un second temps de la nouvelle les contradictions entre le désir d'enfant et le monde qui résulte du choix technologique effectué : a/ l'une tient au choix d'un bébé dont l'humanité est dégradée dans un intérêt égoïste : les P'tits-mignons sont programmés pour 4 ans de vie, intelligence infra-humaine, n'apprenant jamais à marcher, se nourrir, et parler... tout est prévu pour leur fin de vie (le cercueil). Un conflit moral s'ensuit : choisir un être biologique infra-humain pour simuler la vie humaine. « C'était tout à fait ignoble, je *savais* que c'était ignoble et obscène. » . Le caractère contre-nature, immoral devient de plus en plus évident, la facilité de la solution technologique l'ayant emporté sur les raisons morales. Le narrateur fait donc en négatif l'expérience après-coup du choix véritable qu'il aurait du logiquement opérer « Bien sûr que ce n'était pas un petit mignon que je voulais, mais un véritable enfant. ». Un enfant contre-nature ne peut simuler un véritable enfant. L'augmentation du pouvoir des technologies se paie par une fabrication d'implants fallacieux proposés à la demande sociale et économique (le début de la nouvelle nous dit que le narrateur aurait pu choisir une grossesse masculine par implant d'un œuf d'embryon sur la paroi externe de la paroi de l'intestin (p.347). Tout monde possible qui se veut cohérent, quel que soit son écart technologique d'avec les modes de gestation habituels, doit donc répondre à un impératif ou une exigence d'humanisation qui doit rester proche des conditions de notre monde. Le processus d'engendrement doit satisfaire à cette condition d'humanisation sans laquelle l'engendrement des petits d'homme perd son sens : selon le principe de proximité énoncé plus haut, avoir dans un monde possible ce qui serait un « vrai » bébé, sinon identique du moins similaire ou équivalent à ce qu'est être un bébé dans le monde actuel b/ la perversion des effets engendrés par la situation déborde sur un autre plan les limites qui lui étaient assignées. Car dans tout monde possible quel qu'il soit, s'impose une dimension anthropologique inhérente au processus de la grossesse, puis

de soin au bébé. Le narrateur fait en effet l'expérience de la proximité charnelle de son corps à celui du corps du bébé artificiel comme s'il était un vrai bébé : l'implant va prendre sa revanche contre la seule valeur utilitaire ou instrumentale que le narrateur lui attribuait. Dans cette seconde étape du récit, se creuse donc de façon irréconciliable une fissure dans la constitution d'un monde possible qui serait adéquat aux effets souhaités par le produit technologique qu'est le bébé artificiel généré par l'implant choisi : non pas un artefact ayant un rapport de similitude avec un bébé biologique du monde actuel, mais un artifice de bébé sans rapport de proximité avec un « vrai » bébé tel qu'il pourrait être reproduit dans un monde possible technologisé par l'humain et non déserté ou évacué par l'humain. Tous les gestes et attitudes de l'amour maternel pour le bébé se manifestent chez le père : « Tout a marché à merveille. Elle n'a cessé de respirer, elle a bu au biberon, elle s'est mouillée et a sali ses couches, elle a pleuré pendant des heures et parfois, elle a même dormi. » (p.356)

Dans une troisième étape du récit, un tel monde possible déficient centré autour d'un bébé factice va exploser, sous l'effet des exigences anthropologiques qui vont s'imposer : en contribuant à le faire voler en éclat, elles vont aussi mettre en valeur les conditions d'un monde possible alternatif cette fois-ci véritablement possible. Un monde possible : non contradictoire avec les valeurs d'humanité dont doit participer la paternité d'un bébé, même si sa gestation participe d'un processus technologique déviant au regard des lois de la reproduction biologique.

L'expérience charnelle de la « maternité » émotionnelle, affective au bébé vécu par le narrateur dans son corps, le rapport de soin « maternel », au corps factice du bébé (laver, langer le bébé etc.), ainsi que le rapport affectif (les gestes de tendresse envers les pleurs, etc.) vont finir par produire un retournement de la situation initiale : le narrateur va attribuer une valeur d'humanité à un être infra-humain qui en est dépourvu de par ses limites technologiques qui lui ont été volontairement assignées à son développement. Tous les gestes et attitudes de l'amour maternel pour le bébé se manifestent chez le père.

Le narrateur, conscient du conflit dans lequel il s'est lui-même engagé, ne peut jouer impunément d'une telle discordance : le compromis contre-nature par lequel il croyait pouvoir traiter comme un enfant humain quelque chose qui n'en est pas un, débouche sur une impasse, qui sera résolue paradoxalement de la façon suivante : aboutir à la mutation

anthropologique du bébé factice, en voulant le faire vivre de qualités proprement humaines, alors même que son existence était technologiquement condamnée. Il fallait «...me tenir à moi-même un double langage, attendre sa mort en faisant semblant de croire qu'elle ne viendrait jamais, et en la traitant exactement comme si elle était un véritable enfant, tout en sachant qu'elle n'était rien de plus qu'un adorable animal de compagnie. Un singe, un chiot, un poisson rouge. » (p. 358)

A vrai dire, l'humanité n'est une propriété inscrite ni dans la biologie de l'espèce humaine, ni dans son développement technologique et social, mais dans l'héritage anthropologique que les générations transmettent en direction d'êtres bio-technologiques inachevés dont le devenir est incertain, capables de transformer les fonctions vitales de leur propre corps charnel. Mais transformation n'est pas substitution à l'homme diminué ou déficient d'aujourd'hui une autre humanité libérée de ce qui lui fait défaut, comme le voudrait une post-humanité illusoire :

« Qu'est-ce donc cette chose magique qu'on appelle humanité, après tout ? Pour moitié au moins, ne réside t'elle pas dans l'œil qui celui qui regarde ? » (p.359)

Proposons ici le bilan provisoire de notre analyse : en quel sens les implants font-ils émerger des mondes possibles proposant une nouvelle forme d'inclusion de l'homme en son sein ? La dimension de fiction qui ressort des nouvelles de Egan contribue non pas à annuler, mais au contraire à réactiver cette dimension anthropologique propre à l'espèce humaine et à la faire apparaître comme constitutive de celle-ci : loin d'être un trait contingent à notre monde empirique, au monde actuel qui est le nôtre, elle doit au contraire être considérée comme un invariant structurel subsistant dans tout monde possible ; si par conséquent l'on est en droit sur le plan du récit fictionnel d'envisager et de décrire le devenir possible de l'humain, on peut alors explorer le champ des modifications possibles d'une fonction primordiale de l'humain ou l'être humain, telle qu'une gestation masculine dans la nouvelle considérée : on peut par suite délimiter et baliser le champ des changements technologiques possibles en faisant valoir cette norme anthropologique régulatrice de l'espèce humaine, en en faisant une propriété commune s'imposant à tous les mondes possibles quels qu'ils soient dans leur configuration et leur devenir. Car d'une part, l'humain, ou l'être humain, loin d'être une essence prédéfinie, est une espèce qui, dans les

changements technologiques de son histoire et les modifications technologiques de son corps est en une perpétuelle redéfinition de lui-même. Dans cette reconstruction anthropologique exigée, le devenir du corps est au centre des mondes possibles engendrés par les technologies qui lui sont appliquées.

« Axiomatique », La résistance des valeurs au pouvoir de l'implant

Dans la nouvelle « Axiomatique » dans le recueil *Axiomatique*, nous sommes à une époque où il y a un « Marché de l'Implant » (p.167). Les implants psychiques sont dans cette nouvelle des produits commerciaux (dans des boîtes rutilantes), qui permettent de changer d'état mental en proposant d'élargir la palette des expériences possibles, et d'augmenter ainsi le bonheur vécu et de procurer une vie meilleure : implants de nature sexuelle, et même implants de nature religieuse. Les états mentaux disponibles grâce à la sophistication de ces implants peuvent aller par ex jusqu'à provoquer un orgasme au genou ! « *Cet implant a changé ma vie !* » (p.168). Comment juger de la valeur de ces implants ? Elle est ambiguë au sens où les implants sont censés satisfaire les désirs humains, contradictoires par nature (« les gens possèdent tous des désirs contradictoires et peuvent se lasser de vouloir quelque chose tout en n'en voulant pas simultanément. » p.169), mais d'un autre côté, ils semblent étendre nos pouvoirs par une plus grande diversité dans la manière de les satisfaire, et par conséquent étendre le champ de notre liberté de choix : « Utiliser un implant ne porterait pas atteinte à ma liberté. Cela allait m'aider à l'affirmer. » (p.170). Ils offrent des bénéfices de plusieurs sorte : outre le fait que ces implants sont légaux, donc autorisés, la fiabilité de leur technologie repose sur la connaissance du cerveau et de ses connexions neurales : ils sont axiomatiques, au sens où ce sont des systèmes de connexions qui correspondent à des « ... structures neurales réelles, étudiées sur de vraies cerveaux » (p.177). Leur facilité d'utilisation vient de ce qu'ils sont comme des cailloux qu'on enfonce dans une narine, venant produisant alors la modification neurologique voulue, via un essaim de nanomachines envoyés à la partie du cerveau appropriée pour le temps choisi et pour la fonction choisie.

La question posée dans cette nouvelle est de savoir si l'usage de l'implant conduit à neutraliser temporairement l'action des valeurs morales pour faire un acte qui contreviendrait dans le monde actuel à ces valeurs

Le narrateur de la nouvelle veut retrouver une vie apaisée, qui s'est trouvée bouleversée par la douleur due à la mort de sa femme assassinée ; mais sa culpabilité sous-jacente ne cessera qu'à la condition de rendre justice à la mémoire de sa femme en tuant son assassin ? D'où le débat éthique qui s'ensuit dans sa conscience morale : comment sortir du dilemme entre la vengeance pure et simple et ses convictions les plus constantes sur « la nature sacrée de la vie... une des rares croyances que j'avais jugé digne d'être conservée » (p.174) ? Car :

« Une partie de moi voulait le faire, et une autre s'y refusait, je savais très bien quelle était la plus forte. Je savais que [...] ni la haine, ni le chagrin, ni le désespoir, aussi profonds fussent-ils ne suffiraient jamais à me pousser à agir d'une façon contraire à ma nature. » (p.176)

Comment inverser ce rapport de force, et parvenir au compromis entre le besoin de justice et le respect de la vie humaine : tuer le tueur ? « Quelle sorte d'implant serait capable de lever ce dilemme : tuer sans contrevioler à ses valeurs, sans renoncer à celles-ci, mais en demeurant au contraire libre de les conserver. Le narrateur retire dans un grand magasin sa commande d'un implant qui puisse augmenter sa capacité de choix, en « me permettant d'agir d'une façon que j'aurais considéré comme impossible. » (p.180). Il se donne deux raisons pour légitimer son choix : ne pas attenter à sa liberté, répondre à un besoin légitime de vengeance et faire justice à sa femme. Absorbé par les narines, il lui donnera le pouvoir de neutraliser la conscience morale pendant trois jours, le temps de commettre un crime qu'il juge légitime, lui inculquant la croyance qu'il n'aura jamais été un tueur.

Ce choix conduirait paradoxalement à une extension du domaine des valeurs, ici faire justice. Egan introduit en ce point un registre de discussion mental chez le narrateur, capable d'engendrer une nouvelle lucidité rationnelle, en instaurant un nouveau système de *croyances* nécessaire à l'action qu'il veut entreprendre. Les personnages des nouvelles de Egan sont toujours engagés dans un processus de rationalisation, rien n'étant hors raison pour Egan. Au contraire, de telles situations ont pour fonction de régénérer de nouvelles modalités de délibération.

Le monde possible que veut faire advenir ici le narrateur est un monde possible basé sur l'hypothèse contrefactuelle suivante : si un implant peut neutraliser temporairement ma conscience morale, alors il y a un monde possible que je peux faire advenir dans lequel je peux commettre un meurtre, sans renoncer aux valeurs morales qui sont les miennes dans le monde actuel où je vis. Il faut considérer ici deux aspects propres au type de monde possible ici en jeu : d'une part ce monde possible est un monde de croyances que le narrateur a logiquement élaboré au terme de sa délibération « éthique » et qu'il lui reste à faire advenir par son acte de tuerie ; mais d'autre part, ce monde possible acceptable pour le narrateur doit obéir au principe éthique de proximité avec le monde réel : en effet le monde possible le plus proche du monde actuel est bien celui où, malgré le meurtre qu'il commettra, le narrateur restera fidèle à ses convictions morales.

Un tel monde de croyance, cohérent pour le narrateur, peut-il donner lieu à l'existence d'un tel monde possible ou bien celui-ci va-t-il se révéler impossible à mettre en œuvre car miné par une contradiction interne qui va le faire exploser en mettant ? C'est bien ce qui va arriver dans la seconde phase du scénario : engageant un dialogue avec Anderson, le tueur de sa femme, il s'aperçoit que celui-ci l'a tué involontairement :

« Dis-moi pourquoi tu as tué ma femme ? ais-je dit. Il a cessé de faire semblant d'être innocent. « C'est arrivé, c'est tout », a-t-il dit. C'était juste un de ces trucs qui se passent sans que l'on sache pourquoi »... Je n'avais pas l'intention de tuer » Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je me suis énervé, OK ? Ça tournait au vinaigre, j'ai disjoncté et elle était là. ». Je comprenais maintenant. Il n'était pas obtus. Il me disait la vérité pleine et entière. » (p.185)

Il ne l'a pas tuée, elle est morte pour rien... Le narrateur retrouve ainsi, contre toute attente, la valeur de la vie humaine chez le tueur de sa femme, cette même valeur que lui-même avait neutralisée grâce à son implant. Même s'il ne peut que le tuer, le Monde de justice qu'il voulait faire advenir s'écroule, au nom même des valeurs qu'il voulait préserver. Il s'est libéré de l'emprise de son désir de vengeance, mais à quel prix ?

En troisième lieu, ce monde possible, se retournant sur lui-même, ne vient-il pas mettre en évidence l'impasse à vouloir neutraliser les valeurs de la vie ? On remarquera que dans cette nouvelle, le choix raisonné de l'implant met le narrateur dans l'obligation d'aller jusqu'au bout de son geste. Et en effet, une raison forte de ce choix était de mettre fin à son indécision et à son impuissance à agir et à se libérer du poids d'un conflit

paralysant, retrouvant ainsi une capacité d'action qu'il avait perdue ; amenant un nouvel univers mental brisant «.. le cercle des rétroactions me fournissant des rationalisations me permettant d'agir d'une façon qu'auparavant j'aurais considéré comme impossible. » (p.180), il ne peut faire autrement que de tuer Anderson pour retrouver cette liberté qu'il ambitionnait au départ de la nouvelle : détruire l'objet de son désir pour retrouver son pouvoir.

La conclusion pessimiste, est ambiguë quant à sa signification : il s'est certes libéré de l'emprise et de la dépendance de son désir, a-t-il pour autant augmenté sa capacité à agir et préservé sa liberté ? « Tuer Anderson n'était pas honnête. Je n'ai pas été « fidèle envers moi-même. » » (p.188). Mais « En goûtant à la liberté que procure la certitude, j'ai découvert que je ne peux plus m'en passer. » (*id.*) fin énigmatique ...

Là sont limites de l'implant : il n'oblige pas à faire quelque chose, je ne suis pas un robot télécommandé, il me permet quelque chose que je ne me serais pas permis « Tout au plus, celui-ci neutralisait mes scrupules. Il ne me forçait pas à faire quoi que ce soit. ». Au fond, ce que critique Egan, c'est la croyance illusoire que l'implant peut résoudre un conflit moral à la place de l'homme : elle le réactive au contraire. Mais ayant fait cette expérience de l'implant l'oblige à une autre recomposition dans l'équilibre de ses valeurs, le retour à la situation antérieure étant désormais impossible. Le narrateur a fait ce que « mon vrai moi n'aurait jamais pu commettre. » ? (p.178). On voit l'enjeu : le changement mineur provoqué par l'implant préserve t'il la même identité du moi, ou n'entraîne t'il pas au contraire une altération radicale non voulue de cette identité, déchirée entre le dire et le discours et le faire ? Si l'on suit le holisme épistémologique de Lewis, un petit changement ne laisse pas indemne l'ensemble, mais transforme l'ensemble de ma personne. Et en effet :

« Ma seule erreur a été de croire que ce que j'avais compris s'effacerait lorsque l'implant cesserait de fonctionner. Ce n'est pas le cas. » (p.178)

Le débat critique et conflictuel qu'une telle situation induit est sans fin, étant constitutif de la destinée humaine, il est en perpétuel recommencement.

Un conflit d'identité, « En apprenant à être moi »

Nous sommes à une période de la civilisation dans laquelle un petit cristal est implanté dans le cerveau des jeunes enfants, sorte d'analyseur électronique qui a pour fonction d'enregistrer, via l'interprétation de processus biochimiques véhiculés dans le sang, la totalité de l'activité mentale singulière vécue par la personne. Le cristal est équipé d'un « instructeur », système qui vérifie l'équivalence des pensées enregistrées aux pensées réelles et fait une correction éventuelle. On pense ici au roman de Egan *La cité des permutants* dans lequel les individus conservent une copie numérique de leur pensée pour préserver l'identité de leur personne. Mais pourquoi donc ce redoublement des contenus de la pensée dans le cristal ? « Pour qu'un jour, lorsque je ne pourrais plus être moi, le cristal puisse le faire à ma place. ». Le cristal a pour fonction de prévenir le vieillissement physiologique du cerveau, avant que ne survienne sa dégradation psychique, cela pour conserver l'intégrité de la personne :

« la plupart des gens basculaient peu avant la trentaine. C'est le début de la fin, en ce qui concerne le cerveau organique, et il aurait été idiot de laisser le cristal imiter ce déclin... Comme à ce moment-là, le cristal est devenu une copie parfaite du cerveau, on ne détecte pas la moindre différence entre les deux. Le cerveau est retiré, éliminé et remplacé par un tissu de culture spongieux » (p.280-81)

Le moi de la personne est transféré intégralement sur le cristal qui le perpétue et le reproduit à tel qu'il était. Telle est la première étape de la nouvelle qui installe la situation contrefactuelle suivante : un monde est-il possible dans lequel grâce à un implant artificiel, je conserve l'intégrité de de ma personne, alors même que celle-ci se dégraderait si elle était soumise aux lois biologiques du corps vieillissant qu'il subit dans le monde actuel ? Cette simple substitution de support préserve t'elle sans autre changement la même identité qui serait le mienne dans le monde actuel ? Ce serait le cas en vertu de la loi de proximité maximale qui gouverne la transformation du monde actuel en monde possible.

La seconde étape installe une étape de délibération conflictuelle pour le narrateur de la nouvelle : quelles conséquences envisager d'une telle possibilité technologique ? Tel est l'enjeu du débat permanent, d'ordre métaphysique, que Egan estime nécessaire d'engager à travers ses nouvelles : qu'est-ce qu'un implant change de l'être même de l'homme ? Cela signifiera t'il en l'occurrence, une perte de mon moi originel, au détriment d'un moi artificiel répété à l'identique ou bien une réappropriation de mon moi vivant, menacé de déclin ? Or c'est bien ce qui est en jeu : le moi psychique peut-

il être transféré à l'identique sans dommage sur un support technologique et fonctionner de la même manière ou de façon améliorée ? Mon moi sera t'il le même, implanté sur un support non organique, ou sera t'il un moi fantôme et illusoire ? L'enjeu anthropologique est de savoir si ce qui confère un pouvoir d'un côté ne va pas entraîner d'un autre coté une altération qualitative radicale. De fait, l'interrogation de soi sur sa véritable identité personnelle amène le plus souvent une réponse qui ne fait pas de doute : « Et *toi* qui es-tu ? Le cristal, ou le véritable être humain ? », question à laquelle tout le monde répond : sans hésiter « le véritable être humain ! » (p.278). Mais pourquoi un tel choix par défaut et en toute conscience ?

Dans le cours de cette délibération inévitable, les différentes options sont dès lors confrontées : a/si l'on postule que le moi est une unique entité spirituelle, il ne fait pas de doute qu'il reste identique quel que soit son support, considéré comme indifférent : le moi originel et le moi de cristal, équivalents, sont alors permutables et interchangeables : « il n'y avait qu'une seule personne, une seule identité, une seule conscience. Cet être unique avait la particularité ...de pouvoir survivre sans dommage si l'un ou l'autre, cristal ou cerveau venait à être détruit. » (p.279). Je resterais le même si la prothèse vient remplacer une partie matérielle déficiente, laissant indemne le reste de ma personne : c'est le cas si on considère le cerveau n'est qu'un organe physiologique pouvant être remplacé par un organe artificiel ; b/ mais le support est-il indifférent à l'identité du moi ? Le moi peut-il continuer de m'appartenir, être le mien, alors même qu'il est coupé de mon propre corps, en l'occurrence du siège charnel qui était le mien ? Si on est matérialiste à la manière de Egan, alors la conscience est inséparable de son implantation et de son incarnation charnelle : la dimension organique n'est pas seulement physiologique, mais charnelle, à la manière dont Merleau-Ponty considère le corps comme chair, non comme une enveloppe ou un contenant inerte mais au contraire comme une ouverture sensible au monde et particulièrement au corps des autres, siège d'expériences physiques, cognitives et esthétique qui contribuent à son émergence. Le corps est vivant, témoignant des caractères anthropologiques du moi originel. Le moi est originellement incarné dans un corps biologique, implanté en l'occurrence dans un cerveau : « parce que seul le cerveau était physiquement capable de répondre. Les sens de la personne envoyaient bien d »es informations au cristal, mais celui-ci n'avait aucun contrôle sur le corps. »

(p.279). Au contraire, « Le cristal, lui, est immortel... il perdurera pendant un milliard d'années. Mes parents étaient des machines [...] Il n'y avait là rien de spécial. Je les haïssais » (p. 281). La temporalité du corps est reliée à sa finitude biologique, donnant lieu par là à une histoire singulière.

Eclate en troisième lieu la facticité d'un tel monde, dans sa fausse similitude d'avec le monde actuel dont il n'est que le décalque illusoire. Le moi cristal ne caractérise pas l'humain, il ne fait que répéter à l'identique les gestes du moi antérieur, figé sans évolution nouvelle possible. Certes la confusion est possible dans l'apparence des comportements. Car après avoir « ...donné le contrôle de mon corps au cristal ... », rien ne viendrait distinguer dans le comportement du « faire semblant ». Raison pour laquelle l'épouse du narrateur le presse de choisir sa nouvelle vie, comme elle, l'a fait, puisque rien ne vient changer : « « J'aurais le même aspect. Je parlerais pareil. J'agis de la même façon en toutes circonstances... ». *Comment sais-tu que je ne l'ai pas déjà fait ?* » (p.283). « Je suis exactement la même personne que j'ai toujours été. Ta femme robot qui t'aime. » (p.288) Une seule chose différencierait radicalement : l'expérience spirituelle, voire métaphysique de la rencontre amoureuse : « Nos âmes se rejoignaient alors en un lieu secret, qu'aucun ordinateur cristallin ne pourrait atteindre jamais, même en s'y essayant pendant un milliard d'années. » (p.282).

La leçon est claire : la simulation n'équivaut pas à la similitude, la simulation artificielle n'est pas similitude ontologique

D'une telle délibération s'ensuit le refus d'un tel monde artificiel par le narrateur qui choisit de ne pas « basculer ». Mais il découvre à son insu que lui-même, par suite d'une anomalie congénitale, était déjà sous le contrôle de son cristal : « Le cristal avait pris le contrôle alors que mon cerveau était toujours en vie [...] j'étais un objet sans volition. » p. 292

Devant cette discordance insoluble d'un moi divisé en deux instances, organique et artificielle, le narrateur doit choisir. Et il choisit de se soumettre à l'opération chirurgicale inverse : transférer le contenu de son cristal sur son cerveau biologique. Sous l'ontologie d'une identité apparemment inchangée, se dissimule le changement ontologique d'une identité diminuée, car privée d'une composante charnelle.

On peut formuler pour finir les remarques suivantes concernant ce qu'on peut appeler l'ontologie de l'identité. A

travers les aléas de son histoire personnelle, le narrateur s'est composé une nouvelle identité, une identité composée au terme de choix conflictuels caractérisant l'altérité de la condition humaine. L'identité se compose dans un rapport de dualité entre des pôles qui s'opposent. Quid de l'identité de la personne ? Est-elle une essence trans-temporelle ? L'identité de la personne se construit dans son histoire mémorielle, à la manière dont Ricoeur décrit la formation d'une identité narrative : si le contenu de mon identité est pour partie inscrite sur un corps étranger (c'est le cas de notre mémoire numérique inscrite sur les appareils électroniques), elle est partie de moi-même en tant que reconstruction permanente de cette identité.

CONCLUSION GENERALE

Nous avons deux objectifs : tester en premier lieu dans le domaine anthropologique le cadre théorique des mondes possibles issu de notre lecture épistémologique des mondes possibles chez D. Lewis ; interroger en second lieu de façon critique le pouvoir des implants, pour mettre en question un effet de changement humain réduit à sa seule dimension technologique. Ce qui était en jeu était la puissance factice de l'implant comparé au pouvoir -perdu ou gagné- de l'individu. Le recours au registre de la fiction issu de quelques nouvelles de G. Egan a permis de formuler les premiers éléments les débuts d'une telle jonction, en modélisant le fait pour une personne de se projeter dans la construction d'un monde possible, distinct ontologiquement du monde actuel ; s'agissant d'un monde imaginaire dont l'existence effective est encore en suspens, une telle projection permet de mettre au jour les effets contre-nature pouvant survenir dans le monde actuel s'il était construit sur le modèle d'un tel monde possible. Un tel monde possible prend alors le risque de ne pas être viable, s'il n'importe pas dans sa structure les invariants ou les constantes anthropologiques -liberté de choix, identité de la personne, choix éthiques supra-individuels - qui sont constitutifs de tout monde possible humain. La question est donc celle de leur réintroduction dans un monde où se développent les technologies internes à l'humain. La lecture des nouvelles de Egan, a fait apparaître que la dimension

d'exclusion ou d'inclusion du corps est centrale dans sa modification technologique de l'humain, posant un conflit et un choix ontologique (ouvert) entre un corps humain artificiel vs un corps humain charnel. Nous en retenons deux enseignements fort : la nécessaire introduction d'un moment de délibération critique dans le contexte d'un tel changement de monde, et conflictuel quant aux options en jeu ; l'inversion de perspective en second lieu selon laquelle, au fond, c'est l'homme qui modifie les technologies plus que les technologies ne viennent le modifier.

BIBLIOGRAPHIE

Bifrost, *La revue des mondes imaginaires* (2017), N° 88, dossier Greg Egan

Egan G. (2009), *Axiomatique*, Le Livre de poche

Egan G. (2012), *Océanique*, Le Livre de poche

Ganascia J-G (2017) *LE MYTHE DE LA SINGULARITE*, *Faut-il craindre l'intelligence artificielle*, Seuil

Héraud, J.L, Lautesse, P., Ferlin, F., Chabot, H. (2017). « Representing the quantum object through fiction in teaching: ontological contribution of Gamow's narrative as part of an introduction to quantum physics. » *Science & Education*, 26 (3-4), 299-322.

Lewis, D. (1973), *Counterfactuals*, Cambridge: Harvard University Press.

Lewis D. (1978), Truth in fiction, in *Philosophical papers* vol 1, 1983, Oxford University Press

Soudani, M., Héraud, J.-L., Soudani-Bani, O., Bruguière, C. (2015). Mondes possibles et fiction réaliste. Des albums de jeunesse pour modéliser en science à l'école primaire. *RDST. Recherches en didactique des sciences et des technologies*, (11), 135-160.,

A wide range of prosthetic transformations, based on biotech or techno-informatics infrastructures, is staged in Egan's work. But Egan's originality is in the critical questioning he introduces into the prosthetic experience: deliberately rejecting the common places of posthumanity, avoiding the ease of futuristic expectations, the narratives are more modestly of "reasonable extrapolations" leading the reader to speculate on choices whose consequences he does not spontaneously measure. Thus, Egan does not restrict the effect of the prosthesis to the only local modification of the replaced function, but extends it to the resulting overall modification. The news chosen for this contribution focuses on the case of the radical transformations that implants, especially neuronic implants, contribute to produce in a time of humanity where they are becoming widespread:

"The whole point of the negative implants was in modifying the brain, allowing the user to access mental states, skills or beliefs that he would never have been able to achieve otherwise.... There was not a single neural function, no matter how sacred or mundane, that an implant could not shape according to the user's requirements" (Fidelity, in *Oceanic*, p. 385)

The question then arises whether the implant does not radically change what it is made for, by generating counterproductive, even unnatural, anti-improvement effects, which it has the function of introducing? The implant creates a universe that, in the end, can backfire on the primary intention, a situation that leads to a reassessment on a non-technological register of its social, moral and human significance. If the implants are associated with an increase in

power that they seem to give us, the resulting consequences may call into question these benefits, thus exceeding the technological performance alone. Thus, the new "Fidelity" raises the question of whether an implant can guarantee, against the uncertainty of love engagement, a lifetime fidelity, thus removing the very essence of love feeling.

Do implants give real power to a human who wants to change without limits? Isn't the imaginary experience of them in fictional scenarios an opportunity to free themselves from an illusory power that masks the ethical and even metaphysical issues linked to the demands of the human condition? If implants seem to be associated with a new power that it seems to transmit to us, on the other hand the resulting consequences can call into question these benefits, by putting them on a non-technological register, which we will call anthropological .